

Introduction

PATRICE BRET* ET JEANNE PEIFFER*

Quand elle n'a pas été négligée, voire occultée, la traduction a souvent été considérée comme un simple vecteur de diffusion dans un espace linguistique autre, ou comme une altération du sens, souvent assimilée à une trahison. Parfois excessive, il est vrai, voire malveillante, l'altération de l'original est souvent nécessaire à l'appropriation culturelle du texte. Dans les sciences, en particulier, l'appropriation peut s'accompagner aussi d'un enrichissement de l'original par sa critique, conduisant, avec ou sans l'assentiment de l'auteur, à la mise en circulation d'une œuvre nouvelle à plusieurs voix qui élargit le débat scientifique.

Centrale dans la circulation et l'appropriation des savoirs, comme l'a affirmé par exemple *Cultural Transfer through translation. The circulation of Enlightened thought in Europe by means of translations*¹ paru en 2010, la traduction a récemment fait l'objet d'attentions soutenues, notamment de la part des historiens des savoirs et des sciences qui avaient quelque retard à rattraper. Ainsi, pour ne rester que dans le domaine francophone, un chapitre est consacré aux « sciences et arts » ou aux « sciences et techniques » dans chacun des volumes de l'*Histoire des traductions en langue française*, et en particulier dans celui portant sur les XVII^e et XVIII^e siècles². On peut aussi citer les actes publiés en ligne d'un colloque organisé par Patrice Bret et Jean-Luc Chappey, consacré aux *Pratiques et enjeux scientifiques, intellectuels et politiques de la traduction (vers 1660-vers 1840)*³. On trouvera dans ces publications une bibliographie plus étendue⁴.

* Centre Alexandre Koyré/EHESS-CNRS-MNHN et Labex HASTEC.

1. Stefanie STOCKHORST (dir.), *Cultural Transfer through translation. The circulation of Enlightened thought in Europe by means of translations*, Amsterdam, New York, Rodopi, 2010.

2. Yves CHEVREL et al. (dir.), *Histoire des traductions en langue française, XVII^e et XVIII^e siècles, 1610-1815*, Lagrasse, Verdier, 2014, p. 595-722.

3. *La Révolution française. Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française*, 12 (2017) et 13 (2018).

4. Voir aussi Ann THOMSON (dir.), *Cultural Transfers: France and Britain in the Long Eighteenth Century*, Oxford, Voltaire Foundation, 2010 ; Bettina DIETZ (dir.), « Translating and Translations in the History of Science », *Annals of*

Dans le présent volume, la traduction est envisagée par la matérialité de l'objet (le texte et son support), par ses divers acteurs et leurs outils. Outre les dispositifs linguistiques (apprentissage de la langue, traitement du texte), elle passe surtout par la production textuelle, la circulation matérielle des livres, les échanges épistolaires, voire les voyages.

Avec le lent déclin du latin, accentué au XVIII^e siècle, les langues des échanges culturels dans l'espace européen se diversifient. Le recours à la traduction devient alors un outil, voire un dispositif de communication incontournable, qui interroge la nature même de l'œuvre – nature matérielle et intellectuelle – comme l'auctorialité et le statut de l'auteur et du traducteur, de même que les conditions et conséquences de sa réception.

Nous mobilisons ici ce terme de dispositif dans le prolongement des travaux menés dans le cadre du projet de recherche CITERE (Circulations, Territoires et Réseaux en Europe de l'âge classique aux Lumières) sous la direction de Pierre-Yves Beaurepaire⁵. Une partie des études réunies dans le volume collectif qui en présente les principaux résultats⁶ ont mis en avant l'intérêt herméneutique que présente la notion de dispositif : « elle permet à la fois de redonner toute sa centralité à l'acteur ainsi qu'à son inventivité, tout en soulignant les logiques intrinsèques à la communication, envisagée dans sa matérialité, comme un processus »⁷.

Comment communiquent les acteurs du XVIII^e siècle, notamment les savants désireux d'échanger objets et idées à travers le continent lorsqu'ils habitent des mondes éloignés, qu'ils pratiquent des langues différentes et que les voyages sont coûteux, semés d'embûches et souvent exposés à l'aventure ? Leurs échanges entre aires linguistiques différentes s'opèrent le plus souvent au moyen de la traduction, que ce soit

Science 73:2 (2016) ; Christophe CHARLE, Hans-Jürgen LÜSEBRINK et York-Gothart MIX (dir.), *Transkulturalität nationaler Räume in Europa (18. bis 19. Jahrhundert). Übersetzungen, Kulturtransfer und Vermittlungsinstanzen. La transculturalité des espaces nationaux en Europe (XVIII^e-XIX^e siècles). Traductions, transferts culturels et instances de médiations*, Göttingen, V&R Unipress, Bonn University Press, 2017.

5. Ce projet a été validé par l'Agence nationale de la recherche et a réuni une équipe internationale proposant une étude concrète des formes et mutations de la communication dans l'Europe moderne.

6. Pierre-Yves BEAUREPAIRE (dir.), *La communication en Europe. De l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris, Belin, 2014. Voir en particulier les études réunies au chapitre IV coordonné par Pierre-Yves Beaurepaire et Héloïse Hermant.

7. *Ibid.*, p. 160.

par l'intermédiaire de textes traduits ou de traductions orales. Or traduire suppose des compétences en langues étrangères qu'il a fallu apprendre, et donc l'existence de structures d'apprentissages (enseignants, dictionnaires). La communication directe passe alors par la correspondance, certes encore en latin parfois – la langue universelle de la République des lettres – mais de plus en plus souvent dans la langue de l'un des épistoliers ou dans une langue tierce, en particulier le français. Cela est encore plus vrai pour la communication publique par la diffusion des publications savantes.

Lorsque les textes circulent, notamment dans une langue différente de l'original, ils se transforment, se conformant à la langue cible et s'adaptant au nouveau contexte culturel de l'espace de réception. Cette circulation requiert aussi soit l'existence de réseaux éditoriaux transnationaux – ou, à défaut, l'utilisation détournée d'autres réseaux, commerciaux ou diplomatiques – soit l'activation de réseaux personnels, lesquels impliquent tous l'existence de voies matérielles de communication comme les infrastructures maritimes, routières, postales, etc. Tous ces éléments interagissent pour générer, faire fonctionner, structurer et contrôler le processus de communication qu'est la traduction. Considérer celle-ci comme un dispositif doit permettre de rendre compte de ce qui organise cette activité au XVIII^e siècle, d'en suivre les dynamiques et d'en marquer les contraintes, mais aussi de souligner la place d'acteurs souvent restés invisibles, les traducteurs. L'analyse du dispositif implique d'étudier leurs motivations, les stratégies déployées, les espaces de coordination et de négociation dans lesquels ils évoluent, et surtout de mettre en lumière des médiations humaines, matérielles, techniques et symboliques⁸.

Toujours spécifique par l'agencement de divers éléments et leur adaptation au contexte, le dispositif recouvre en effet une grande variabilité

8. Sur la diversité et la variabilité des éléments du dispositif mis en œuvre par et pour une même traductrice, nous renvoyons à trois études complémentaires de l'un d'entre nous : Patrice BRET, « Les promenades littéraires de Madame Picardet. La traduction comme pratique sociale de la science au XVIII^e siècle », in Pascal DURIS (dir.), *Traduire la science, hier et aujourd'hui*, Bordeaux, Publications de la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2008, p. 125-152 ; « Stratégies et influence d'une traductrice : M^{me} Picardet et le *Traité des caractères extérieurs des fossiles* d'Abraham Gottlob Werner », in Adeline GARGAM et Patrice BRET (dir.), *Femmes de sciences de l'Antiquité au XIX^e siècle : réalités et représentations*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2014, p. 177-208 ; « Traduire les couleurs. M^{me} Picardet, le Président de Virly, la minéralogie wernerienne et les palettes chromatiques allemandes », *Dix-huitième siècle*, 51 (2019), p. 235-259.

de formes selon les entreprises de traduction. Il évolue et se reconfigure en fonction des contraintes et des besoins particuliers de chacune d'elles, participant de la reconfiguration de grands projets, tels que ceux de l'*Histoire générale des Voyages* de l'Abbé Prévost (1746-1761), de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert (1751-1775) ou des *Annales de chimie* fondées en 1789 par Lavoisier et ses collaborateurs, dont les statuts mettent les traducteurs sur le même pied que les auteurs d'articles⁹. D'abord envisagées respectivement comme la traduction d'ouvrages eux-mêmes fondés pour partie sur des traductions – la *New General Collection of Voyages and Travels* (1745-1747), la *Cyclopædia* de Chambers (1728) et des *Chemische Annalen* de Crell – ces entreprises phares prennent une ampleur sans précédent en nombre de volumes et redessinent la cartographie des traductions pour s'adapter aux réorientations intellectuelles et répondre à des enjeux nouveaux ; leurs productions sont à leur tour traduites dans d'autres langues. L'*Histoire générale des Voyages* est finalement déclinée en éditions anglaise, française, hollandaise, allemande et espagnole, tantôt en relais l'une de l'autre, tantôt en concurrence dans une même langue¹⁰ ; dans l'*Encyclopédie*, qui connaît de multiples éditions pirates, d'Holbach met par exemple à la disposition d'un public francophone plus large la minéralogie allemande et suédoise ; dans les *Annales de chimie*, enfin, les partisans de Lavoisier traduisent aussi bien les échos de ses partisans étrangers que les travaux de leurs opposants afin de mieux les réfuter dans leurs notes.

D'autres entreprises moins connues ont élaboré – avec des succès plus ou moins durables selon les enjeux intellectuels et commerciaux – des dispositifs linguistiques, humains et matériels avec des jeux d'échelles articulant le local et l'international. Ainsi en est-il des régions transculturelles, dont la Poméranie suédoise fournit un cas exemplaire¹¹, ou du « bureau de traduction de Dijon » mis en place par Guyton de Morveau avec des académiciens et amateurs provinciaux pour préparer son *Dictionnaire de Chymie* de l'*Encyclopédie*

9. Patrice BRET, « Les origines et l'organisation éditoriale des *Annales de Chimie* (1787-1791) », in *Ceuvres de Lavoisier. Correspondance*, vol. VI (1789-1791), Paris, Académie des sciences, 1997, p. 415-426.

10. Communications inédites d'Ellen MOERMAN, aux journées sur l'histoire de la traduction organisées respectivement par P. Bret et J. Peiffer le 1^{er} décembre 2011, dans le cadre du projet CITERE, et par P. Bret et J.-L. Chappey du 3 au 5 décembre 2012, dans le cadre du projet Euroscientia.

11. Andreas ÖNNERFORS, *Svenska Pommern: kulturmöten och identifikation 1720-1815*, Lund, Minerva, 2003.

*methodique*¹². Il en est de même des *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres* traduites successivement par Brémond et Demours (étudiées par Jeanne Peiffer dans le présent volume), de la Partie étrangère de la *Collection académique* fondée par Berryat et poursuivie par Gueneau de Montbeillard pour réunir les travaux des grandes académies européennes¹³, ou encore d'une entreprise de moindre ampleur mais d'importance considérable pour la diffusion de la « nouvelle chimie », l'*Essai sur le phlogistique* de Richard Kirwan, traduit par M^{me} Lavoisier, comme outil militant pour réfuter, avec son mari et ses collaborateurs de l'Arsenal, la théorie naguère dominante¹⁴. L'absence de normes universelles et d'instances spécialisées dans la traduction conduit les acteurs à échafauder jusque dans les premières décennies du XIX^e siècle des dispositifs d'une telle variété que l'étude par cas permet de rendre compte de la riche diversité des formes, des échelles et des enjeux linguistiques, intellectuels, philosophiques, politiques ou sociaux.

Même si les études réunies dans ce volume ne font pas toujours explicitement appel à la notion de dispositif, elles en décrivent plus modestement mais aussi très concrètement divers aspects prégnants et se placent au cœur des pratiques de traduction dont elles interrogent les dynamiques et les contraintes, qu'elles soient d'ordre institutionnel, disciplinaire, culturel, social ou politique. Elles sont regroupées en trois parties, dont la première présente un cadre général et détaille l'histoire de deux cas particuliers illustrant l'évolution du dispositif en réaction à des contraintes externes. La deuxième est consacrée à l'étude des enjeux

12. Patrice BRET, « Enrichir le magasin où l'on prend journallement » : la presse savante et la traduction à la fin du XVIII^e siècle », in Jeanne PEIFFER, Maria CONFORTI et Patrizia DELPIANO (dir.), *Les journaux savants dans l'Europe moderne. Communication et construction des savoirs/Scholarly Journals in Early Modern Europe. Communication and the Construction of Knowledge, Archives internationales d'histoire des sciences*, vol. 63, fasc. 170-171 (2013), p. 359-381 ; Patrice BRET, « The Letter, the Dictionary and the Laboratory: Translating Chemistry and Mineralogy in Eighteenth-century France », *Annals of Science* 73:2 (2016), p. 122-142.

13. Patrice BRET, « The Letter, the Dictionary and the Laboratory », *loc. cit.*

14. Keiko KAWASHIMA, « Madame Lavoisier et la traduction française de l'*Essay on phlogiston* de Kirwan », *Revue d'histoire des sciences*, 53:2 (2000), p. 235-263 ; *id.* et Patrice BRET, « Madame Lavoisier's Diffusion and Defense of Oxygen Against Phlogiston : Her Translations of Richard Kirwan's Essays », in Annette LYKKNES et Brigitte VAN TIGGELEN (dir.), *Women in their Element. Selected Women's Contributions To The Periodic System*, Singapour, World Scientific, 2019, p. 85-98.

et des effets de la traduction. Finalement la troisième présente quelques sites spécifiques d'apprentissage des langues, de médiation et de traduction.

Sabine Juratic livre ici les résultats partiels d'une enquête plus large sur les traductions en français du XVIII^e siècle. Elle cite en exergue D'Alembert, qui pointe l'obstacle rencontré par le philosophe souhaitant s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs : celui-ci devrait maîtriser sept à huit langues, mais quand il y sera parvenu le temps lui manquera pour s'instruire. C'est donc cet obstacle que la traduction dans le domaine des sciences et arts doit vaincre. Ce phénomène est brièvement décrit et des repères quantitatifs en sont donnés dans la contribution de S. Juratic, qui fournit un cadre général aux études plus spécifiques qui suivent. Elle distingue deux phases chronologiques : entre 1716 et 1736, on constate une faible activité de traduction scientifique, suivie à partir de 1740 d'une période plus active. À partir de la seconde moitié du siècle, la diversification des langues sources s'accroît et l'essentiel des traductions en français est publié à Paris, alors qu'auparavant plus de la moitié des traductions le furent sous adresse étrangère. L'accent est mis sur la diversité des acteurs (traducteurs, éditeurs, lecteurs...), les interactions avec des institutions (Académie royale des sciences, Imprimerie royale, censure...) et des facteurs qui relèvent de logiques différentes, comme la demande d'information scientifique de la part d'un public excédant largement le cercle étroit des savants. On voit bien comment l'intention formulée par D'Alembert – permettre au philosophe de s'instruire – est dépassée et que la traduction en français touche des publics beaucoup plus diversifiés, même hors du cadre national puisqu'elle devient un véhicule de circulation des connaissances, un dispositif de communication savante, assez souvent, même, un relais pour une traduction dans une autre langue.

Alors que S. Juratic a restreint son analyse aux livres, Jeanne Peiffer s'intéresse aux périodiques savants – qui constituent dès la première moitié du XVIII^e siècle un important vecteur de communication – en étudiant le chantier éditorial de la traduction française partielle des *Philosophical Transactions* entre 1738 et 1761. Bien que désirée depuis longtemps, cette traduction a été lancée grâce à l'initiative d'un jeune aspirant savant, François de Brémond, qui y voyait un moyen d'entrer dans la carrière de la recherche académique. Sa stratégie fut payante puisqu'il est rapidement entré à l'Académie royale des sciences, mais en contrepartie il a dû accepter le contrôle de cette institution sur son travail. La conséquence en fut un projet reconfiguré et une traduction modifiée. Cette étude de cas exemplifie parfaitement ce que S. Juratic a décrit

concernant le régime d'édition contraint, pour les titres de sciences et arts, par le rôle des académies. Deux conceptions de la traduction se sont affrontées : s'approprier les travaux des savants anglais en les réorganisant, en choisissant des extraits et en les commentant ou réaliser une traduction complète et fidèle. L'existence de deux traductions de l'année 1735, un volume unique rejeté par une commission académique et le volume publié de la traduction modifiée, permet d'apprécier la distance entre les deux choix. Au niveau textuel, il y a finalement très peu de différences entre les deux traductions. En revanche, au niveau matériel, la disposition des divers éléments du texte change considérablement. L'Imprimerie royale, en faisant des *Philosophical Transactions* l'équivalent des *Mémoires de l'Académie* de Paris, en termes de qualité du papier, de typographie et d'ornements, s'impose comme un nouvel acteur qui marque le processus de traduction de son empreinte.

La seconde histoire d'une traduction concerne le récit de voyage du botaniste suédois, Carl Peter Thunberg, qui a parcouru entre 1770 et 1779 l'Europe, l'Afrique, Java et le Japon. Andreas Önnerrfors fonde sur une documentation abondante le récit détaillé et complexe de la traduction intégrale en allemand de ces *Voyages*, très attendue dès 1784. Sa genèse s'étale sur six ans, de 1788 à 1794, alors que l'éditeur Spener à Berlin, spécialisé dans la littérature de voyage, vise une publication simultanée de l'original suédois et de la traduction allemande. Mais ses intérêts évoluent au cours du temps et divergent parfois tant avec ceux de l'auteur à Uppsala, qui rajoute un volume à son récit, qu'avec ceux du traducteur à Stralsund, qui joue de fait le rôle d'agent littéraire de Thunberg en Allemagne. A. Önnerrfors met l'accent sur la temporalité et sur l'espace culturel original de la Poméranie suédoise qui favorise les interactions entre les marchés du livre allemand et suédois. Le marché allemand est très concurrentiel : alors que les premiers contacts entre le traducteur et l'auteur ont été pris dès 1788, le processus fut considérablement ralenti par la publication (en 1792) d'une version abrégée chez Voss à Berlin dont l'accueil fut mitigé. En fin de compte, la traduction intégrale par Groskurd des *Voyages* de Thunberg semble s'être imposée.

De fait, à la fin du XVIII^e siècle, la traduction intégrale tend à devenir la norme au détriment des traductions abrégées inondant le marché du livre et des « extraits », résumés et analyses remplissant les périodiques savants. Pour autant, les traductions intégrales ne sont pas dépourvues d'altérations non plus en fonction des enjeux propres dont elles sont porteuses.

La traduction s'avère un outil dépassant largement le simple rôle de diffusion dans une aire linguistique autre. C'est en cela justement qu'elle peut être considérée comme un dispositif de communication. Mariana Saad consacre sa contribution à une collection publiée sous le titre de *Recueil de mémoires sur les établissements d'humanité* dans le contexte politique du Paris postrévolutionnaire. Dirigée par Adrien Duquesnoy (1759-1808), employé au ministère de l'Intérieur et membre du Conseil des Hospices, cette entreprise a pour ambition de nourrir les débats français sur les modalités d'organisation et de gestion des établissements d'assistance, en recueillant et en traduisant des textes étrangers relatant l'expérience d'autres pays. Duquesnoy, dans ses paratextes analysés par M. Saad, prône l'impartialité dans le choix de textes et théories ainsi que la plus grande neutralité dans son rôle de passeur. Impartialité et neutralité doivent être garanties par une traduction fidèle, quasi littérale, dépourvue de notes et de commentaires. Par la nature même de la traduction, le *Recueil* vise ainsi un public de philanthropes, de décideurs et de théoriciens de la nouvelle discipline de l'économie politique. En dépit de la belle rhétorique déployée par Duquesnoy, Saad suggère que la traduction est pour lui un mode d'action politique dans un contexte marqué par la réflexion sur le périmètre de l'intervention de l'État en matière de philanthropie. Plus qu'un outil d'échange entre savants, la traduction devient progressivement pour Duquesnoy un dispositif de communication politique.

Alors que pour Duquesnoy l'impartialité affichée (et probablement recherchée) était un pari impossible, Patrizia Delpiano analyse un cas où l'intention d'instrumentaliser la traduction est tout à fait explicite. Dans sa contribution, elle se penche sur des traductions italiennes de textes anti-Lumières français du dernier tiers du XVIII^e siècle. À un moment où les pratiques répressives de l'Église s'affaiblissent, celle-ci a recours aux moyens de persuasion offerts par l'édition. Elle fait traduire en italien des textes combattant la philosophie des Lumières et promeut ce qu'elle considère des bonnes lectures dans les périodiques : ceux-ci rendent ainsi compte d'ouvrages réfutant les thèses de ceux que l'Église a mis à l'Index. Dans les exemples analysés par P. Delpiano, les traducteurs modifient considérablement les textes originaux en leur adjoignant des préfaces, avis, avertissements, notes, visant à renforcer la condamnation des thèses réfutées et à engager les lecteurs dans ce rejet. Certains vont jusqu'à modifier le genre littéraire pour gagner un public plus large. Dans tous les cas, l'appropriation par l'Église est

patente : approbation par des membres de la hiérarchie ecclésiastique, *imprimatur* du Maître du Sacré Palais, dédicace à un dignitaire de l'Église, etc. P. Delpiano met en avant les liens étroits entre l'univers de la censure et les livres (traduits ou non) promus par les milieux ecclésiastiques qui plutôt que par contrainte directe agissent ainsi sur leur lectorat par une offre éditoriale structurant leur champ d'action.

Les enjeux de la traduction et son adaptation au contexte de réception sont également au cœur de la contribution de Florence Catherine sur les versions françaises des ouvrages médicaux du Bernois Albrecht von Haller. Même s'il ne peut ici être question de manipulation des textes, ceux-ci subissent néanmoins de la part des intermédiaires-traducteurs des interprétations et des modifications que leur auteur considère comme autant de déformations de son projet initial et d'atteintes à la méthodologie constitutive de son travail. Le cas de Haller qui choisit d'écrire en latin mais qui connaît bien le français, est intéressant, puisqu'il permet d'analyser les réactions de l'auteur aux traductions françaises de ses propres textes. En effet, Haller rend compte dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* – pour lesquels il rédige au cours de sa vie environ 9 000 recensions – des traductions de ses propres textes. Si les découpages, suppressions, adjonctions notamment d'analyses critiques sont en phase avec les motivations du traducteur, ils ne trouvent que rarement l'approbation de l'auteur. F. Catherine arrive à la conclusion que ce que Haller reproche à ses traducteurs – avec lesquels il ne semble pas avoir été en contact – coïncide avec ce qu'il reproche de manière plus générale au lectorat français : le rejet de l'érudition, l'abandon du latin dont la précision est pour lui indépassable. Le passage par le latin tend pourtant à disparaître – sinon comme langue commune de référence pour des nomenclatures – au profit des langues vivantes qui tendent à se normaliser dans les différents espaces linguistiques.

Avec le déclin du latin et la multiplication des écrits dans les langues vernaculaires, les débats sur l'usage des langues en science ont été fréquents au XVIII^e siècle. Andrea Bruschi présente, dans ce volume, une correspondance dans laquelle la langue et la traduction sont justement objets d'échanges et de débats. Dans le réseau épistolaire du naturaliste italien Lazzaro Spallanzani, qui renonce à publier en latin pour écrire dans sa langue, la traduction génère de nombreux échanges épistolaires. Ainsi il mobilise son réseau pour trouver des traducteurs français, allemands ou anglais, avec lesquels il communique directement ou par le biais d'intermédiaires, notamment genevois. Spallanzani demande aussi à ses correspondants de contrôler

la traduction dans des langues que lui-même ignore et de suivre le processus d'édition. Comme dans le cas de Haller, il convient de souligner le rôle d'interface entre les mondes latin et germanique que joue le pôle genevois. Alors qu'il écrit surtout en italien, une langue désormais peu connue en Europe, Spallanzani acquiert un statut de savant international par le biais des traductions de ses ouvrages en d'autres langues européennes. La correspondance elle-même est décrite par A. Bruschi comme un dispositif linguistique, un chantier de traduction et de clarification terminologique.

Si l'on peut considérer la correspondance comme un lieu d'apprentissage des langues où se forge et s'affine la traduction, la Maison des mines (1794-1814) à Paris – présentée par Isabelle Laboulais dans toutes ses composantes matérielles, structurelles et savantes – l'est à plus forte raison. Cette Maison prend le relais de l'administration d'Ancien Régime dans la constitution d'un répertoire de procédures techniques et de la mise en place d'un corpus de savoirs favorisant l'exploitation des ressources minières en France. Le recours à la traduction notamment de la « science des mines » du monde germanique en est un aspect central. Pour certains traducteurs, leur activité est un moyen d'acquérir une légitimité dans le domaine des mines. La Maison des mines met en place un dispositif singulier : si elle assigne à la traduction un lieu spécifique, la bibliothèque, et rémunère un traducteur bibliothécaire – dispositif que l'on retrouve alors dans la plupart des établissements scientifiques et techniques –, celui-ci peut aussi dispenser des cours d'allemand à l'École des mines. Des copies manuscrites de textes traduits circulent au sein de l'institution et le *Journal des mines* (38 volumes publiés entre 1794 et 1815) publie des traductions et des extraits souvent tirés des périodiques publiés par les académies minières de Saxe et de Prusse. Ainsi, la Maison des mines a, selon I. Laboulais, la particularité de réunir auteurs et usagers de traductions en un même lieu.

Notre recueil se termine par un article de Kostas Chatzis qui décrit une période, la première moitié du XIX^e siècle, durant laquelle un apprentissage plus systématique des langues commence à se structurer. S'appuyant sur de nombreuses sources inédites, K. Chatzis décrit minutieusement le système mis en place, sous la direction de Prony, à l'École des ponts et chaussées. Dans le contexte de l'édification d'une Europe napoléonienne, la connaissance des langues des pays occupés s'impose aux ingénieurs des ponts. Si l'italien et l'allemand sont les premières langues enseignées, l'anglais monte en puissance tout au long du XIX^e siècle au détriment de l'italien (moins demandé après la chute de Napoléon).

Désireux de permettre à ses élèves de s'inscrire dans le flux transnational d'informations savantes, l'École intègre l'enseignement des langues dans son cursus et développe des stratégies pédagogiques minutieusement décrites par K. Chatzis. Cours, conférences en langues étrangères, séjours linguistiques, achat de livres en langue étrangère doivent rendre les élèves capables de s'entretenir avec leurs homologues étrangers, de lire et de traduire les ouvrages roulant sur les arts et les sciences. Les ingénieurs eux-mêmes se font traducteurs, comme leurs collègues des autres corps savants civils ou militaires.

À travers les cas présentés dans ce recueil, qui concernent des domaines variés – histoire naturelle, sciences de l'ingénieur, économie politique, philosophie – la traduction considérée dans ses aspects matériels et intellectuels apparaît comme un phénomène complexe mobilisant de nombreux acteurs (individuels et institutionnels), réseaux et mécanismes (linguistiques, éditoriaux, intellectuels, politiques...). Les motifs avancés dans les diverses études pour traduire tel texte ou ensemble de textes dépassent tous, dans leur grande variété, la simple translation. Que l'initiative leur soit personnelle ou que la commande émane d'une administration, les traducteurs voient souvent dans leur activité un vecteur de légitimation dans le domaine de compétence dans lequel ils travaillent, une entrée dans une carrière. La traduction est presque toujours objet de négociation, que ce soit entre auteurs, traducteurs et éditeurs ou entre traducteurs et commissions administratives ou scientifiques. Ainsi le débat sur la nature de la traduction, particulièrement dans le domaine des arts et sciences, est vif au siècle des Lumières. Traduction fidèle ou intégrale, avec ou sans appareil critique, traduction abrégée ou traduction sous forme d'« extraits » et analyses, souvent assimilée à une pratique journalistique ? Le choix du dispositif traductif lui-même a toujours des conséquences sur le public auquel la traduction s'adresse. Adaptée au contexte de réception, la traduction peut toucher un public au-delà du cercle étroit des savants. Elle peut aussi être instrumentalisée afin d'imposer des orientations voulues au lectorat, sans avoir recours à des contraintes explicitées. C'est en cela justement que la traduction constitue un dispositif de communication et reconfigure les acteurs et leurs pratiques.